

Edward Saïd, le post-colonialisme, et la pensée à somme NULLE

Jean-Pierre Bensimon

Professeur de sciences sociales,
consultant en organisation

I l y a un fil rouge qui relie entre elles toutes les thèses défendues par Edward

Saïd dans son œuvre la plus célèbre, *l'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*¹. Selon lui, en traitant de l'Orient, le savoir orientaliste exprime, dans son intégralité, des penchants inhérents à l'Occident : l'impérialisme et le colonialisme², l'agressivité³, la volonté d'assujettir⁴, un sens aigu de sa supériorité et une arrogance détestable⁵. Saïd ne cultive pas la nuance : en définissant l'orientaliste comme « toute personne qui enseigne, écrit ou fait des recherches sur l'Orient en général ou dans tel domaine particulier... »⁶, il rassemble sous une dénomination unique, l'« *orientalisme* », l'immense production occidentale d'études, de chroniques, de récits de voyages, d'essais historiques, sociologiques ou politiques, de travaux d'anthropologie, de philologie, de linguistique, de littérature romanesque et poétique, dans lesquels l'Orient occupe la scène d'une façon ou d'une autre. Cette masse formidable constitue pour ce professeur de littérature comparée, la représentation d'un Orient qui n'existe que dans la vision de ceux qui le décrivent, et qui ne relève que d'un seul discours, celui d'« un style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient. »⁷

Il faut avoir beaucoup d'aplomb pour révoquer d'un trait de plume l'intérêt scientifique d'une production de savoir aussi ample, constituée sur des siècles, et pour lancer au visage de la pensée occidentale une critique aussi globale et

accusatrice. Bernard Lewis n'avait pas tort à l'époque de comparer sa démarche à celle de Grecs qui partiraient en guerre contre l'Hellénisme entendu comme un complot ourdi par l'Europe et l'Amérique pour dénigrer leur patrimoine national et asservir la Grèce⁸. Mais ce qui est encore plus surprenant et pathétique à la fois, c'est le respect et l'estime qu'ont témoigné en retour à leur fameux détracteur l'Amérique et l'Europe, l'invitant à parler dans les enceintes les plus prestigieuses et le nommant aux postes les plus honorés (en France il reçut un enseignement au Collège de France). Efraim Karsh et Rory Miller ont établi la liste impressionnante de ces honneurs exceptionnels.⁹

Au-delà de la pertinence des jugements d'Edward Saïd, il y a la fonction de son approche, son effet sur la conscience de soi et le comportement des élites intellectuelles occidentales. Multipliant les publications et les interventions sur les sujets brûlants, le conflit israélo-arabe en particulier, il s'est imposé comme l'inspirateur le plus influent du courant postcolonial dans les universités anglo-saxonnes et européennes. Ses efforts avaient une visée permanente : jeter un doute permanent sur la valeur de ce qui est dit en Occident des coutumes, croyances et comportements en Orient, à toute époque, surtout si le dire peut être entendu comme négatif, exonérer toujours avec passion l'islam quand il est en cause. Ils privaient l'Occidental de toute légitimité quand il pense l'« autre » oriental, en toutes circonstances et quelque soient les précautions méthodologiques auxquelles il s'astreint. Enfin, en l'enfermant comme dans une cage dans le statut indépassable de dominant, d'imbu, d'impérialiste et de colonialiste, E. Saïd induisait en lui un sentiment de culpabilité paralysant, tout au moins une attitude défensive. « L'orientaliste » qui subit l'influence du discours de Saïd et de la théorie du postcolonialisme devient suspect à ses propres yeux quand il livre une opinion ou les conclusions d'une étude. Il est acculé à intérioriser complètement la nature vicieuse de sa propre culture, et à s'en faire à son tour le procureur véhément. En un mot, la pensée de Saïd musèle le discours sur l'Orient dès qu'il ne se contente pas d'imputer à la colonisation et à l'impérialisme occidental les difficultés et les impasses collectives de l'Orient arabe, dont l'urgence saute aux yeux. Quand on se plonge dans les « études postcoloniales » contemporaines et que l'on observe les courants à l'œuvre dans les milieux de l'université et de la recherche de part et d'autre de l'Atlantique, on se dit que les vieux thèmes d'Edward Saïd ont remporté de singuliers succès.

La réflexion qui suit tente d'identifier un certain nombre de biais introduits par E Saïd et les volumineux écrits de ses partisans qui interdisent habilement toute approche cognitive et opérationnelle des blocages et des échecs qui étranglent non pas l'Orient mais essentiellement le monde arabe et une bonne part du monde musulman. On verra qu'au contraire ils contribuent à aggraver nota-

blement les impasses graves et parfois explosives de l'Orient arabe. Quelle que soit son affiliation idéologique, l'observateur constate en effet l'absence générale d'un décollage économique indispensable pour réduire la misère insondable de grandes masses de population dans le monde arabe¹⁰, alors que l'aire asiatique dont le revenu par tête était moitié moins élevé au sortir de la seconde guerre mondiale a connu des progrès parfois fulgurants qui ont radicalement transformé les conditions de vie et l'avenir de la majorité des habitants. Cette paralysie renvoie à des paramètres sociaux et culturels qui mettent les systèmes politiques et les sociétés de nombreux pays arabes dans une situation proche de l'explosion. Il est urgent de les identifier et le postcolonialisme essentiellement accusateur ne nous y aide pas. Que de Rabat à Bagdad et à Nouakchott le seul fantasme massivement partagé par la jeunesse soit la fuite de la société qui l'a vue naître, en général en direction des pays occidentaux, est la principale manifestation de ce désastre. Le blocage du conflit israélo-arabe qualifié « d'untractable », d'insoluble, par beaucoup d'experts américains des questions stratégiques, constitue un paradoxe du même ordre. Qu'un confetti de 20,000 km² dans un espace arabe de 13,5 millions de km², que des territoires disputés de 5,000 km², que 6 millions de Juifs dans une masse de 360 millions d'Arabes, puissent justifier des obsessions aussi indéracinables, est une énigme pleine de significations. Enfin, l'Europe devient progressivement un nouveau pôle du monde arabe. Selon Bernard Lewis, son avenir est désormais conditionné par cette nouvelle influence : « ... le sujet n'est pas tellement le rôle de l'Europe au Moyen Orient que le rôle du Moyen Orient en Europe... va-t-on assister à l'émergence d'une Europe islamisée ou d'un Islam européenisé ?... [Dans le premier cas] l'avenir du monde, sa répartition et sa redistribution seraient alors aux mains de l'Asie et de l'Amérique. »¹¹ Sur ce dernier point aussi, non seulement le postcolonialisme ne nous fournit pas les outils d'analyse requis, mais il contribue à aggraver la réalité en ouvrant des avenues aux discours de victimisation.

La théorie post-coloniale et ses avatars sont assis sur un tout petit nombre d'invariants.¹² Au nom du relativisme culturel et du relativisme épistémologique, ce courant réduit tout discours sur l'« autre » à une projection de fantasmes et de peurs, une culture ne pouvant jamais servir de critère pour en juger une autre sauf à produire des énoncés racistes. De même, chaque observateur étant le détenteur légitime de sa vérité, il est vain de vouloir trancher entre la pluralité des vérités, toutes pertinentes, qui dérivent d'une situation donnée. D'ailleurs, toute vérité ou observation est partielle, spécifique, et à vouloir construire des abstractions, on tombe immédiatement dans le précipice de l'essentialisme. Enfin, l'Occident, avec son système impérialiste et colonial, puis néocolonial et postcolonial construit des relations de domination, de racisme et d'expropria-

tion qui structurent le monde contemporain. « Les politiques de colonisation et d'apartheid raciste » d'Israël en sont une des plus remarquables expressions. Le post colonialisme présente ainsi deux facettes. L'une est inhibitrice, *en Occident nul n'est en capacité de penser l'Orient, ni de produire des abstractions ou des généralisations à son endroit*. L'autre est accusatrice – du seul Occident –, et ne dédaigne pas l'artillerie de gros calibre : *supériorité, domination, colonialisme, racisme*.

LES CHOIX DE PÉRIODISATION

La date de naissance de l'impérialisme : 1798

E. Saïd fixe un point de départ à l'impérialisme, la fameuse expédition d'Égypte de Bonaparte de 1798. « ... *l'orientalisme nous force à nous demander si l'impérialisme moderne a jamais disparu ou s'il ne perdure pas en fait depuis l'entrée de Bonaparte en Égypte, il y a deux siècles... Tout commence avec Bonaparte* »¹³ Ce choix ne doit rien au hasard. Saïd aurait pu faire remonter l'expansionnisme occidental au début du xv^e siècle, avec les premières explorations portugaises, mais son intérêt est exclusivement tourné vers les Arabes, et les Portugais qui s'escrimaient à les contourner par le sud ne l'intéressent pas. Or, avec son expédition, Bonaparte entreprenait une première percée en profondeur au cœur de ce monde arabe. L'impérialisme et le colonialisme commencent pour Saïd à partir du moment où les Arabes vont être vassalisés par des non-musulmans. La doctrine post-coloniale n'entame son œuvre de dénonciation qu'à partir du moment où les Musulmans sont mis face à des Infidèles qu'ils ne dominent pas.

Or, Saïd revendique à de nombreuses reprises la nature « humaniste » de sa doctrine. De ce point de vue l'expédition d'Égypte n'a plus aucun intérêt. Puisqu'il est question d'Humanité et pas seulement des Arabes, le pourfendeur de l'orientalisme aurait du noter que ces derniers ne sont pas les seuls, ni les premiers à subir l'impérialisme et le colonialisme, mais qu'ils ont été eux-mêmes les bâtisseurs d'un empire plurisécularisé auprès duquel l'empire britannique n'aura été qu'une poussée fugace. Ils ont initié aussi une politique de colonisation sans équivalent, rayant de l'histoire à une échelle jamais égalée, identités, peuples, croyances et langues. Ce que l'on appelle aujourd'hui le monde arabe est un espace où les cultures antérieures à l'Islam ont été réduites à quelques minorités faméliques et humiliées, les peuples autochtones décimés, réduits en esclavage ou convertis. Ses habitants sont les descendants des conquérants arabes et ceux des autochtones vaincus et convertis. Mieux encore, si de nombreux écrits célébraient avec plus ou moins d'hypocrisie les intentions civilisatrices de l'Occident chrétien à la rencontre de peuples arriérés, l'Islam a donné la force du commandement de Dieu, une légitimité d'ordre théologique à son

entreprise de conquête et d'asservissement. De nombreux versets, plutôt postérieurs à l'hégire, abondent dans ce sens, de même que les hadits.

Le Christianisme s'est décliné initialement dans le champ spirituel, trois siècles avant que Constantin ne lui fournisse le glaive, et il a conservé comme une injonction sacrée, la séparation de l'Église et de l'État. L'Islam de son côté confond dès le premier jour la religion, le pouvoir, l'épée et le jihad, l'obligation religieuse de conquête au nom d'Allah. C'est pourquoi le calendrier musulman débute avec l'hégire, quand le Prophète devient homme d'État, et non au jour de sa naissance ou de sa première Révélation. D'ailleurs, la force armée restera l'épine dorsale de la dynamique musulmane. Elle s'inventera des corps de Mamelouks puis de Janissaires, milices d'esclaves généralement Infidèles, soustraits dès l'enfance à la famille et dédiés au combat, extraordinaires machines de guerre au service des Arabes et des Ottomans. Les Almohades se doteront aussi d'armées professionnelles de ce genre en Afrique du nord. Une part de butin, femmes, esclaves, biens, nourriture, récompense le combattant dans la vie ordinaire et dans l'au-delà, on lui promet force jardins et houris.

Naturellement, les penseurs musulmans ont produit des rationalisations idéologiques de l'impérialisme musulman. David Cook en dresse le tableau.¹⁴ Comme le colonialisme européen, ces historiens et théologiens musulmans justifient les conquêtes par la supériorité de la civilisation musulmane qui apporte d'immenses bénéfices aux peuples soumis. Ils insistent aussi sur la vocation de la seule véritable religion à embrasser le monde et à guider le reste de l'humanité vers la vérité et la justice. Ils soulignent le consentement des populations conquises quand elles comprennent les buts des musulmans, parfois même leur invitation à les envahir comme par exemple en Espagne. On ne trouve pas trace dans ces écrits des exactions et des destructions infligées, ni des très longues résistances, comme celle de l'église byzantine. Ce qui est caractéristique, c'est qu'on ne trouve jamais sous une plume arabe de l'époque une réflexion critique ou un doute sur le bien-fondé ou les modalités de la conquête, ni bien sûr d'excuses pour les dégâts causés.

Un jugement moral sur les acteurs de l'Histoire médiévale et moderne n'aurait pas grand intérêt mais il importe de souligner les altérations de sens induites par la périodisation du post-colonialisme. Réduire le phénomène impérial et colonial en le limitant à la phase de domination occidentale est une tromperie qui interdit de penser et l'impérialisme et les relations internationales de l'époque contemporaine. Pour jauger l'acuité potentielle des conflits à venir, il faut en effet évaluer l'héritage culturel de l'impérialisme et du colonialisme musulmans qui ont dominé le monde pendant plus de mille ans, dont le souvenir est entretenu au fil du temps dans les masses arabes et musulmanes par la mosquée,

l'école et les appareils de communication. Dans un texte concis, Epraim Karsh résume cet héritage qui s'exprime par la promotion de la force au rang de premier instrument de la politique, la prééminence personnelle des chefs sur les institutions, la citoyenneté réduite à un rapport de soumission, l'oppression des minorités et l'égoïsme des souverains préoccupés avant tout de leur survie.¹⁵ Les carnages de Chrétiens et d'animistes au Soudan, le bombardement en 1980 de Hama, ville syrienne, par le chef de l'état syrien Hafez al Assad (20 000 morts), le traitement par Saddam Hussein des chiites et des Kurdes après 1991, les massacres actuels du Darfour, en sont des illustrations. Autant d'évènements éludés par Saïd et ses disciples qui manifestent une si remarquable sensibilité au malheur des Palestiniens aux prises avec des Juifs.

Le phénomène colonial en Palestine

La périodisation retenue par ces tenants du post colonialisme devient cocasse quand on aborde le conflit israélo-palestinien. Israël est accusé de colonialisme et de l'enlisement du conflit parce qu'il poursuit la « colonisation ». Mais quelle est la période ? On invoque toujours l'année 1967 où l'état juif prit le contrôle des anciennes Judée et Samarie. Mais avant 1967 ? Le conflit israélo-arabe existait déjà et l'OLP avait déclenché sa guerre de guérilla au 1^{er} janvier 1965, l'actuel dirigeant modéré du Fatah, Mahmoud Abbas se vantant d'avoir tiré la première balle. Etait-ce pour libérer la Cisjordanie de la colonisation ? Non, bien sûr, puisqu'il n'y avait sur ce territoire aucun civil juif, ni aucune force militaire juive. La périodisation qui accuse Israël de colonisation, qui relie la colonisation au conflit et qui gratifie l'OLP du titre de résistant en partant de l'année 67 n'a donc aucun sens. La bonne périodisation devrait prendre 1948 comme point de départ, la date de la création d'un État qui institue une souveraineté non musulmane sur une part de l'ancienne Palestine. Les colonies sont alors Tel Aviv, Haïfa, Ashdod, etc. Ceux qui imaginent que la fin du colonialisme israélien est la condition de la paix doivent être cohérents. Le colonialisme, c'est tout pouvoir juif en terre musulmane, et pour en finir avec le conflit associé à ce colonialisme, il faut en finir avec Israël. Le Hamas et le Hezbollah ont raison de le dire clairement, en conformité avec leurs présupposés, mais le post colonialisme et la cohorte de ses adeptes tardent à aller au bout de leur discours.

Il est encore plus cocasse de voir la pensée post-coloniale, qui s'autodéfinit comme scientifique et humaniste, qui ne s'abaisse pas à calquer ses investigations sur les péripéties de la vie militante, s'émouvoir uniquement des « souffrances » des Palestiniens soumis au joug de la colonisation israélienne quand elle aborde la vaste question de la Palestine. La « colonisation » israélienne a introduit dans les anciennes provinces de Judée et Samarie laissées à l'abandon par le pou-

voir jordanien une triple révolution copernicienne : un système d'éducation maillant le territoire, un réseau de dispensaires et un hôpital, et la modernisation de l'agriculture par l'introduction de nouvelles semences et d'un système d'irrigation qui ont propulsé la productivité agricole à un niveau voisin de celle de l'agriculture israélienne. L'administration était laissée aux notables locaux, et l'on était en train d'assister au miracle d'un décollage économique arabe dans un territoire gouverné par des Arabes. Le premier adjoint d'Arafat, Abou Jihad se chargea alors de faire un sort à cette singularité en liquidant les personnalités locales coupables de « collaborer ». Les accords d'Oslo parachevèrent l'entreprise en donnant officiellement aux bureaucrates jihadistes de l'Autorité palestinienne d'Arafat la haute main sur l'administration locale. L'économie de Cisjordanie piqua alors du nez, tout comme le niveau de vie de ses habitants, à peu près au rythme où les comptes bancaires étrangers de la nomenclatura révolutionnaire se garnissaient. C'est ainsi que le guérillero Arafat intégrera le classement des grandes fortunes internationales dressé par Forbes.

Cependant, si l'on veut vraiment appréhender le phénomène colonial en Palestine et son héritage contemporain d'un point de vue scientifique, l'échelle de temps pertinente doit au moins prendre en compte la conquête arabe entamée dans la décennie qui suit la mort du Prophète. Cette conquête, conforme à la prescription coranique, met en œuvre comme partout vis-à-vis des peuples vaincus, les principes arrêtés au moment où Mahomet éliminait ou vassalisait les tribus juives et chrétiennes d'Arabie. Ils furent, inscrits par la suite dans le Pacte d'Omar qui en réalité n'est pas un pacte (un acte passé entre deux parties) mais une lettre de soumission rédigée par des Chrétiens de Syrie, conforme aux vœux du calife. Le pouvoir et la souveraineté reviennent au nouvel occupant. Ce dernier s'approprie ce qui lui convient en hommes, animaux et biens, et il décrète un système de prélèvement spécifique *ad perpetuum*, qui soumet le vaincu à un statut proche du servage quand celui-ci a le bonheur d'appartenir à l'un des peuples du « Livre ». Mais c'est l'institution d'un régime universel d'humiliation du colonisé, aussi bien au moment du paiement de la capitation que dans les moindres circonstances de sa vie quotidienne, qui constituera l'innovation la plus originale de la colonisation arabe¹⁶. Ces principes sont très bien exprimés par le très grand théologien décédé en 1111, al-Ghazali : « *on doit prendre la route du jihad (ou de la razzia ou des raids) au moins une fois par an... on doit utiliser les catapultes contre eux [les non-musulmans] quand ils occupent des forteresses, même s'il y a parmi eux des femmes et des enfants. On doit les jeter dans le feu ou les noyer... Si quelqu'un parmi les gens du Livre est réduit en esclavage, son mariage est annulé... On doit abattre leurs arbres... On doit détruire leurs livres qui n'ont pas d'intérêt. Les jihadistes peuvent considérer comme du butin tout ce qu'ils dési-*

rent... ils peuvent s'emparer d'autant de nourriture qu'ils le veulent... Le dhimmi n'a pas le droit d'invoquer Allah ou ses compagnons... les Juifs et les Chrétiens doivent payer la Jizya... en réglant la Jizya, le dhimmi doit tendre la tête. Le fonctionnaire [chargé de la perception] le prendra par la barbe et le frappera sur l'os saillant au-dessous de l'oreille... »¹⁷

L'apartheid arabe en Palestine

Le voyageur français René Caillé, de retour de Tombouctou à travers le Sahara vers 1828, écarquillera les yeux quand il sera le témoin, au sud du Maroc, dans des villages arabes des alentours de Fez, du traitement réservé aux premiers Juifs qu'il rencontre. « *Dans tout le pays d'el-Drah et de Tafilet, il y a des Juifs qui habitent les mêmes villes que les musulmans ; ils y sont très malheureux, vont presque nus et sont sans cesse insultés par les Maures : ces fanatiques vont jusqu'à les frapper indignement, et leur lancent des pierres comme à des chiens : le moindre petit enfant peut impunément les outrager, sans qu'ils puissent ni se faire justice eux-mêmes, ni compter sur la protection de l'autorité... Les Juifs du Tafilet sont très sales, et ne vont que pieds nus, peut-être pour éviter l'inconvénient d'ôter trop souvent leurs sandales, en passant devant une mosquée ou devant la porte d'un chérif, obligation qui leur est imposée... enfin, non seulement ils paient tribut à ceux-ci et à l'empereur, mais ils sont encore harcelés par les Berbers.* »¹⁸ Ce témoignage atteste de l'universalité et de la stabilité à travers le temps de la relation de dhimma, mais aussi, de la place essentielle de l'humiliation permanente dans ce statut, question sur laquelle on reviendra.

La Palestine constitue un modèle assez significatif de la colonisation arabe¹⁹. Les dévastations initiales, sur plusieurs dizaines d'années, détruisent les cités et les édifices religieux, déciment les populations et anéantissent le territoire agricole. Dès 639, le nombre de villes est passé de 58 à 17. Les taxes affament et dévastent la paysannerie. Des témoignages précoces comme celui du Grec Théophanes en 809 décrivent encore des scènes de violence, de viols et de meurtres et presque un millénaire plus tard, en 1698, le chanoine Antoine Morison de Bar le Duc fait un récit similaire de l'esclavage et des extorsions sur des Juifs et des Chrétiens auxquels il assiste à Jérusalem. Les émeutes de 1929 qui éradiqueront dans le sang les dernières communautés juives de Hébron, comme celles des années 1936-39, s'inscrivent dans ce cycle pluriséculaire de tueries et d'exactions initiés par la conquête arabe.

Mais au-delà de son âpreté qui confine à la sauvagerie, et de sa durée, ce qui fait l'originalité de la colonisation musulmane, désormais celle d'une majorité qui écrase des minorités, c'est le soin méticuleux qu'elle met à séparer de la société et à humilier les survivants des peuples autochtones. Ils ne pourront pas mon-

ter à cheval, seulement sur un âne à condition de mettre pied à terre quand ils croisent un musulman. On les marque d'abord aux mains, on les contraint de porter ensuite des vêtements spéciaux pour pouvoir les repérer immédiatement. Ces vêtements donneront, c'est délibéré, une allure grotesque. Les couleurs sont criardes, les manches démesurées ; le chapeau sera étrange, le turban noué de façon ridicule. En 850 on les oblige à mettre des signes infamants sur la porte de leurs maisons et au XI^e siècle par exemple les Chrétiens auront à porter une croix de bois de 5 livres autour du cou, les Juifs une pièce de bois du même poids. Tous sont sommés de faire silence dans les lieux publics ou de vider les lieux, et ils n'ont bientôt accès qu'à des bains séparés. S'il l'on cherche une définition de la forme la plus extrême de l'apartheid qui soit imaginable, on la trouve dans le régime de la dhimma, qui ne découle pas des vices de l'homme mais des vertus de Dieu. Il a prescrit que la minorité non musulmane sera interdite d'une multitude d'emplois et d'activités, qu'elle sera soumise au long des siècles à un régime fiscal particulier, à un système de marquage par le vêtement et l'habitation, et à l'obligation de supporter les traitements les plus humiliants que les musulmans lui réserveront selon leur fantaisie ou leur humeur. Les études postcoloniales auraient tout avantage à prendre en compte les effets de cet héritage de plus de treize siècles sur la représentation que peuvent nourrir les Arabes contemporains de leur relation à l'ancienne minorité écrasée, aujourd'hui détentrice de la souveraineté sur une part de sa terre historique, ayant multiplié les preuves de sa nouvelle maîtrise de l'art de la guerre, et remporté d'humiliants succès économiques et technologiques. C'est sans doute l'une des clés de l'interminable « refus » palestinien²⁰ qui est au fond le refus d'interioriser une image de soi dépossédée des attributs de la domination sur les plus misérables de ses serfs. Les accusations de « colonisation » et « d'apartheid » que l'on brandit au visage d'Israël changent singulièrement de coloration quand on trempe ces concepts dans l'histoire réelle et qu'on les affranchit des choix militants de périodisation imposés assez sournoisement par des auteurs comme Edward Saïd.

L'ÉLISION DU FACTEUR CULTUREL AU NOM DE L'HYBRIDATION

L'Européen et l'Américain ont passé beaucoup de temps à comprendre les attitudes, les convictions, les comportements, les interdits et les aspirations qui dominent dans les diverses aires culturelles du monde. Leur but a été souvent utilitaire, parfois purement scientifique comme c'est le cas de Germaine Tillon qui passe huit années à scruter le bled algérien avant de prendre fait et cause pour l'indépendance de ce pays. Il s'agit aussi pour l'Occidental de s'observer, de se connaître, éventuellement de toucher du doigt ses propres travers, au miroir de

l'Autre. D'où cet intérêt pour les multiples « Orients » avec lesquels l'Occident interagit depuis des siècles. E. Saïd n'aime pas l'argument de la culture et de la civilisation. Il fustige la tendance orientaliste à « totaliser », à projeter sur l'ensemble une observation ponctuelle, mais son « Orient » presque muet sur les grandes cultures de la Chine et de l'Inde, son « Islam » dépouillé de la distinction majeure entre les pôles arabe, persan et ottoman²¹, n'ont pas de leçon à recevoir en matière de totalisation. Le véritable objet de sa passion se réduit à l'Orient arabe, plus particulièrement au Moyen Orient et aux Palestiniens. Saïd réagit avec colère si par exemple on tente, comme Bernard Lewis, de comprendre le conflit israélo-arabe par « *l'opposition islamique aux populations non islamiques, un principe de l'Islam enraciné dans le septième siècle. L'histoire, la politique, l'économie ne comptent pas. L'Islam est l'Islam, l'Orient est l'Orient : remportez donc à Disneyland toutes vos idées sur la gauche et la droite, les révolutions et le changement* »²² Saïd veut dire avec impatience que les catégories occidentales, l'économie, la politique, la gauche, la droite, conviennent parfaitement pour comprendre ce qui se passe entre les Arabes et Israël. Pourtant l'économie commanderait aux Palestiniens de faire la paix avec leur adversaire toutes affaires cessantes pour profiter de la manne occidentale et des transferts technologiques et d'ingénierie israéliens. La politique devrait provoquer le même empressement puisque les solutions politiques que les Palestiniens refusent, de celle de Peel en 1937 à celle d'Olmert en 2008, en passant par le plan de l'ONU de 1947 et les propositions Clinton-Barak en 2000, détériorent plutôt leur perspectives nationales, si jamais ils raisonnent vraiment dans les catégories nationales occidentales. Ces refus ont un coût politique, économique et social tellement élevé que l'occidental et l'israélien ont beaucoup de mal à comprendre et anticiper ce qui leur apparaît comme un suicide collectif. Si ces refus répétitifs de tout compromis échappent à la logique politique et économique occidentale, c'est qu'ils obéissent à une autre logique qui renvoie inéluctablement aux exigences d'une autre culture. Cette logique est élucidable et il faut l'élucider. Saïd ne l'entend pas de cette oreille. En guise de barrage aux tentatives d'explication par le facteur culturel, il développe, sommairement, une théorie banale de l'hybridation. « ... *les cultures sont hybrides et hétérogènes, et [...] comme je l'ai exposé dans Culture et impérialisme, les cultures et les civilisations sont si reliées entre elles et si interdépendantes qu'elles défient toute description unitaire ou simplement délimitée de leur individualité.* »²³ Le syncrétisme exerce certainement ses effets dans tel ou tel champ de la culture, mais il y a, à l'inverse, d'innombrables circonstances où, du fait de leur rencontre, certaines différences se transforment en antagonisme au lieu de s'hybrider. L'Égyptien Sayyid Qotb est devenu le théoricien de l'islamisme radical à l'issue d'un séjour aux États-Unis qui a

transformé sa vision de l'Occident en un torrent de haine. Mohamed Atta, le chef des terroristes du 11 septembre, s'est extrémisé au contact de la société allemande, lors de son séjour à Hambourg où il rédigeait une thèse d'architecture. Des jeunes gens musulmans portant des jeans et buvant du coca-cola se sont fait exploser parmi des femmes et des enfants. La mondialisation n'a pas fait régresser le voile islamique dans ses versions les plus intégristes, tout au contraire. A vouloir présenter le dialogue de négociateurs israéliens et arabes comme l'affrontement de deux stratégies inspirées par la théorie des choix rationnels, on risquerait bien d'être dans la situation imaginée par Bernard Lewis où le commentaire d'un match de cricket est confié à un spécialiste du base-ball.

Henry Kissinger, Harold W. Glidden, Gil Carl AlRoy subissent la critique mordante de Saïd pour avoir tenté de se représenter la subjectivité arabe, de comprendre comment les Arabes perçoivent la réalité. « *Ces divisions [entre "nous" (les Occidentaux) et "eux" (les Orientaux)] sont des idées générales dont la fonction, dans l'histoire et à présent, est d'insister sur l'importance de la distinction entre certains hommes et certains autres, dans une intention qui d'habitude n'est pas particulièrement louable* »²⁴. AlRoy, renverra froidement les critiques toujours formelles de Saïd à leur trame culturelle, car Saïd se revendique Arabe : « *Les Arabes sont extrêmement sensibles aux jugements occidentaux sur leur société et leur culture : ils les évaluent selon le degré de sympathie de l'auteur pour les Arabes, plutôt que sur leur pertinence. Quand des choses qui sont sur la place publique dans le monde arabe sont mentionnées à l'étranger, la réaction est tout de suite aussi virulente que la lettre de M. Saïd.* »²⁵

Restent quand même les problèmes pressants que l'Orient arabe continue de poser et d'imposer au monde : la pauvreté, le comportement égoïste des élites, des régimes menacés, la résistance à la démocratie, l'inexistence des droits humains, le sort des minorités, le terrorisme, et *last but not least* un compromis éternellement introuvable dans le conflit israélo-palestinien. Des auteurs, éloignés de la doctrine postcoloniale, établissent des liens de plus en plus pertinents entre ces impasses et des phénomènes culturels particuliers aux sociétés arabes : l'importance de l'honneur et de la honte, la violence illustrée par exemple par les « crimes d'honneur », la sensibilité extrême à l'humiliation et le lien entre l'humiliation et la vengeance. Bien qu'ils semblent relever de la psychologie individuelle, ces aspects ont des effets sur la gestion globale des sociétés moyen-orientales. Les caricatures danoises du Prophète ont été vécues comme une humiliation collective, et l'éruption de colère qui a suivi conditionne toujours en partie les relations politiques et diplomatiques entre l'Europe et le monde musulman, comme en a témoigné l'obstruction turque contre l'accès d'un danois au poste de secrétaire général de l'OTAN en avril 2009. Bien que E. Saïd

et les études postcoloniales qualifient cette démarche de tentative raciste d'éluider les responsabilités occidentales, il est donc justifié de rechercher des explications de nature endogène, donc culturelles, au sein des sociétés arabes.

L'opposition équilibrée

Dans cet esprit, en développant le modèle de l'opposition équilibrée, « *balanced opposition* », Philip Carl Salzman met l'accent sur les fondements tribaux de certains traits de la culture arabe contemporaine²⁶. Dans la société tribale, les individus sont membres de groupes d'importance croissante, emboîtés les uns dans les autres comme des poupées russes : la famille, le lignage, le clan, la tribu, jusqu'au groupe le plus vaste, la Oumma. Les conflits mettent aux prises des groupes de même ordre, famille contre famille, clan contre clan, Oumma contre Infidèles par exemple. C'est l'opposition équilibrée. Un individu ne sera jamais seul contre une famille, un clan ne sera pas seul contre une tribu.

Ce système limite la violence qui surviendrait plus aisément dans une relation déséquilibrée où le fort pourrait facilement agresser le faible. Il est démocratique puisque chacun participe aux décisions et il comporte des mécanismes de régulation interne. Les « sages » font pression sur les membres du groupe dont les comportements irrationnels ou provocateurs pourraient engager le collectif dans une épreuve inutile. Comme nul ne doit obéissance à quiconque, l'honneur sera l'instrument privilégié du contrôle social, le moyen d'obtenir le comportement requis pour le service de l'intérêt du groupe, qu'il s'agisse de la retenue, du courage physique, de l'application des règles communes relatives au mariage et à la famille. L'honneur dépend de la façon dont on remplit ces engagements. Les vertus guerrières et l'aptitude à la domination sont très valorisées. La défense du groupe, les repréailles, la razzia productive, qui nécessitent du courage sont gratifiées par l'honneur et l'estime. A contrario, l'individu qui est incapable d'apporter ce que le groupe attend de lui n'est pas respecté ; s'il refuse d'adapter son comportement, il pourrait être exclu et perdre le bénéfice de la solidarité du collectif, sans laquelle la vie n'est pas possible. Si l'opposition équilibrée régule la violence, elle est quand même fondée sur un rapport de force permanent entre les groupes aux divers niveaux. Ce rapport ne favorise donc pas une culture de coopération. Au sein de la société, l'autre famille, l'autre lignage, l'autre clan demeurent des ennemis potentiels qu'il faut tenir en respect. Par ailleurs l'ensemble du système repose aussi sur un ensemble de liens personnels et de loyautés aux groupes d'appartenance qui ne sont pas compatibles avec l'obéissance à des règles abstraites et universelles.

Les relations tribales façonnent donc des comportements qui valorisent la fidélité au groupe et pas à la société, les rapports personnels et pas la loi, l'équilibre

des forces et pas la coopération. C'est dire si la culture tribale est éloignée de la culture démocratique. Il semble que dans la suite de son raisonnement, Salzman n'ait pas raison de placer l'Islam dans la continuité de la relation tribale. L'Islam importe des catégories nouvelles (la soumission, le chemin de Dieu, la guerre à l'Infidèle, la conquête du monde) qui surdéterminent les anciennes relations. En interdisant les affrontements des tribus entre elles, il modifie profondément les rapports qu'elles entretenaient auparavant. En instituant la conquête par le jihad, il apporte des richesses considérables qui compensent les petits butins des frictions traditionnelles entre tribus du désert, donnant une place nouvelle à la violence, tournée vers l'Infidèle cette fois, d'un niveau bien supérieur à l'agressivité endémique entre tribus. Ce faisant il introduit aussi des éléments de bureaucratie et des rapports d'obéissance nouveaux. Enfin, le développement de l'esclavage sur une grande échelle conforte des hiérarchies rigides et des mentalités qui n'existaient pas dans la tribu. Il semble bien que l'Islam constitue une rupture avec la société tribale, même si les infrastructures culturelles préislamiques de cette société continuent d'assurer l'essentiel du contrôle social sur les individus par le biais des rapports personnels, de l'honneur, de la loyauté au groupe.

Cependant, quand le centre de gravité impérialiste de l'Islam est passé des Arabes aux Seldjoukides et aux Ottomans, la culture tribale arabe a pu reprendre ses droits. Notons que l'explosion démographique qui a suivi la seconde guerre mondiale a encore compliqué le tableau. La multiplication de la population et l'exode rural ont nécessairement dissous une bonne part des relations familiales et personnelles traditionnelles et créé des masses importantes de population « flottante », hors lignage, hors clan, hors tribu, régulées par la mosquée, la TV, la propagande et la force publique, tout en conservant en arrière plan des survivances de la conception tribale du monde que les démagogues contemporains peuvent aisément réactiver.

Le binôme « honneur/honte » au centre de la géostratégie contemporaine

Le modèle de Salzman rend compte du cœur de la société tribale arabe et montre à quel point sa logique est éloignée de celle des démocraties occidentales. Le binôme « honneur/honte » n'est que l'un des leviers, capital, qui permettent à cette société d'atteindre ses objectifs dans le contexte tribal. Il permet de renforcer les comportements qui contribuent à la prospérité, à la sécurité et à la reproduction du mode de vie de ces groupes humains. Les capacités guerrières et le courage, la fierté, le refus d'être humilié, garantissent le butin, la vengeance éventuelle, la crainte pour quiconque s'aviserait d'attaquer. Ces qualités se paient en honneur, en prestige, en estime, tandis que la timidité, l'évitement du com-

bat, les concessions, qui font courir des risques certains au bien-être et à la sécurité sont activement découragés par la honte qu'inflige le groupe. Par ailleurs, avec le crime d'honneur, le groupe assure le respect des normes qui encadrent la sexualité et le mariage. Pour éviter des contentieux possibles, c'est au père, à la mère, au frère que la culture a confié l'exécution de la déviante (quasiment toujours de sexe féminin) quand elle n'est pas encore mariée. Le crime d'honneur est pour la famille le prix à payer pour échapper à la honte. L'adultère et l'homosexualité sont collectivement réprimés quant à eux en dehors du premier cercle familial.

Richard Landes²⁷ montre comment le binôme « honneur/honte » franchit les limites des groupes mineurs pour gouverner le comportement politique et diplomatique contemporain des États arabes, en partant d'un fait profondément singulier : les États arabes refusent de reconnaître leur adversaire, Israël, cas unique dans le monde d'un différend international où l'une des parties refuse de reconnaître l'existence même de l'autre. Cet étrange comportement ne peut que découler de la culture tribale de l'honneur et de la honte. Reconnaître Israël, c'est prendre acte d'une non victoire c'est-à-dire d'une défaite, c'est donc accepter de perdre la face, renoncer à l'honneur et au prestige. Il est de la fonction du chef d'infliger l'humiliation et de ne pas l'essuyer. En termes politiques, transiger, négocier, c'est affaiblir ou même compromettre sa position puisque le peuple est très sensible au discours de l'honneur qui ne connaît pas le compromis. Du point de vue religieux, l'Islam doit soumettre l'Infidèle et ne passer avec lui que des compromis tactiques ; du point de vue politique, se trouver dans une position d'égalité avec le plus misérable des peuples relevant de la dhimma n'est pas concevable sauf à perdre l'estime de soi et l'estime des siens. C'est pour cela que le « triple non » unanime de Khartoum de 1967, pas de reconnaissance, pas de négociations, pas de paix, était un produit-type de la culture de d'honneur, un élixir pour la rue arabe. La même culture provoquait le refus d'Arafat de signer un accord de paix à Camp David en 2000, le refus opposé par Mahmoud Abbas aux propositions d'Olmert au début 2009, et l'assassinat d'Anouar al-Sadate. Les victoires d'Israël ont été des catastrophes psychiques pour le monde arabe, et cette douleur ne peut être atténuée que par la perspective même lointaine d'une revanche éclatante. L'intransigeance sanglante du Hamas, le terrorisme d'al Qaeda, ou les rodomontades anti occidentales de Mouammar Kadhafi, rencontrent au contraire de la ligne « Sadate » le respect et l'estime des grandes masses en dépit de leurs conséquences suicidaires.

Richard Landes souligne de façon tout à fait pertinente que l'honneur est un jeu à somme nulle, c'est-à-dire un produit d'une logique binaire : ce que je gagne l'autre le perd et réciproquement. Les concessions sont une marque de fai-

blesse, l'intransigeance est un signe de force. L'honneur interdit d'envisager les solutions coopératives ou le compromis, le seul aménagement autorisé étant de différer dans le temps le règlement de compte, selon le modèle du traité passé en 628 par le Prophète à Houdaybia, qui lui permit de vaincre ses ennemis mecquois quelques mois plus tard. L'honneur ferme les alternatives à l'affrontement et à la guerre.

Il ne faut pas croire cependant que les instances politiques des pays arabes se réduisent à être des porte voix du vieux fonds culturel tribal sur la scène mondiale. Le pouvoir arabe est fondé sur un système d'autorité qui s'est constitué aux origines de l'Islam, au confluent de l'esclavage et de l'impérialisme. Dans son très remarquable ouvrage, *Le sujet et le mamelouk, Esclavage pouvoir et religion dans le monde arabe*²⁸, Mohamed Ennaji, un universitaire marocain vivant au Maroc, veut expliquer « le pouvoir quasi absolu qui demeure encore aux mains des chefs d'État aujourd'hui. »²⁹ Dans des pages d'une finesse exceptionnelle il démontre que la femme, l'Infidèle et l'esclave sont décrits par le même lexique de soumission et que les relations de servilité issues de l'esclavage, cachées derrière les paravents de la démocratie ou de la religion, demeurent au centre des rapports de pouvoir dans le monde arabe contemporain. « Contrairement à l'opinion répandue, nous sommes persuadés que l'esclavage fut un aspect déterminant des relations sociales dans le monde arabo-musulman »³⁰. Cela en dit long sur la force de l'autorité sur la société arabe et sur la latitude des dirigeants.

Aussi, si les positions politiques qui mettent en avant l'honneur tribal sont confortables pour les dirigeants car elles leur offrent le soutien fébrile de la rue, ils les entretiennent avec soin pour détourner la colère populaire liée à la misère noire et à l'absence d'avenir du plus grand nombre sur des ennemis « sioniste » et « occidental », illusoire et providentiels. Le dirigeant éclairé qui s'écarterait de l'honneur tribal se trouverait assez vite devant des difficultés politiques importantes. Mais si comme naguère Habib Bourguiba en Tunisie, il utilise le prestige du chef pour introduire des réformes libératrices, il peut imprimer une marque durable et pacificatrice à sa société. Le problème, c'est que de nombreux pays arabes, comme l'Égypte ou l'Algérie, sont devant de tels problèmes sociaux et de telles divisions, que quelque soit le système d'autorité le pouvoir est sur la corde raide. L'honneur reprend alors tous ses droits, comme ciment social.

L'autisme du post colonialisme

Flairant le racisme, le post colonialisme ne veut rien savoir des particularités de la culture arabe. L'honneur humilié par la défaite, le goût de la violence, le culte de la vengeance, le fanatisme religieux, n'ont pas de réalité pour lui. Il s'en tient aux concepts de sa propre culture. Si Al Qaeda a frappé New York c'est

parce que l'Amérique a plongé le monde arabe dans le désespoir, ce n'est pas parce que cette frappe, comprise comme une humiliation de l'Amérique par Ben Laden, allait lui apporter un énorme capital politique. Si de jeunes Palestiniens se font sauter parmi des civils israéliens, c'est parce qu'ils sont soumis à une colonisation impitoyable et non parce que cela permet à leurs chefs d'accumuler du prestige politique et du capital financier (globalement, les transferts financiers en direction des Palestiniens sont indexés sur le niveau de violence). Si le Hamas lance des roquettes, c'est parce qu'il est soumis à un blocus sadique, et pas parce que la poursuite de la guerre contre les Juifs est la seule justification de son existence, aux yeux de ses alliés iraniens par exemple.

Autant de rationalisations qui exonèrent les stratégies d'affrontement et leur destructivité. Mais le post colonialisme militant ne s'en tient pas là. Il lui arrive de s'opposer aux compromis possibles et aux velléités de négociation. Saïd en veut aux Arabes qui ne s'en tiennent pas à ses vues unidimensionnelles. « *Les seuls "bons" arabes sont ceux que l'on voit dans les médias et qui critiquent sans réserve la culture et la société arabe moderne... Nous manquons de démocratie, nous ne prenons pas assez de distance avec l'Islam, nous devons faire plus pour écarter le spectre du nationalisme arabe et le credo de l'unité arabe. Tout cela n'est qu'une camelote idéologique discréditée... (Si j'en avais le temps, j'aurais à écrire un essai sur la prose de gens comme Ajami, Gerges, Makiya, Talhami, Fandy, etc., des universitaires dont les paroles puent la servilité, l'absence d'authenticité, le mimétisme forcé que l'on attend d'eux)* »³¹. Il a reproché à Arafat d'avoir collaboré à un processus de paix et d'actionner le levier diplomatique. Il admire le peuple palestinien héroïque qui est fier et qui combat. Il ne dénonce pas les chefs palestiniens les plus sanguinaires parce qu'ils « résistent » ni le sacrifice des enfants élevés dans la haine et conduits à la mort avec des promesses de paradis. Il est prêt à aimer la cause palestinienne jusqu'au dernier Palestinien. Son jusqu'au-boutisme passionnel, son refus des compromis ne sont que l'expression de sa propre culture arabe de l'honneur. Toute son action tend en réalité à activer les archaïsmes de la culture tribale arabe contre l'humiliation de la non-capitulation israélienne.

Richard Landes a bien identifié dans la culture de l'honneur un jeu à somme nulle où la mise à partager est constante, le gain d'un acteur égalant la perte de l'autre. Ce type de relation conduit forcément à l'affrontement. Il existe cependant plusieurs autres catégories de « jeux ». Il y a les jeux à somme négative, ou le bénéfice total diminue pour les deux joueurs. C'est le cas de la victoire à la Pyrrhus, ou celui qui est vaincu et celui qui est victorieux perdent ensemble. La longue tradition esclavagiste arabe est sans doute un jeu à somme négative. On pourrait penser que le maître d'esclave gagne ce que l'esclave perd (somme

nulle). Or les relations sociales façonnées au sein d'un monde arabo musulman esclavagiste pendant treize siècles sont sans doute la principale cause de sa stagnation historique comme Mohamed Ennaji s'efforce de le démontrer. Il y a enfin des jeux à somme positive, coopératifs, ou l'interaction des acteurs produit simultanément des bénéfiques croissants pour les deux acteurs. C'est le cas de la relation salariale qui enrichit l'employeur et l'employé et propulse les sociétés dans la modernité.

Ce qui caractérise le post colonialisme, c'est qu'il décrit le monde selon un modèle où les relations sont des relations d'affrontement, à somme nulle. Le colonisateur contre le colonisé, l'exploiteur contre l'exploité, le raciste blanc contre l'opprimé de couleur, selon les catégories de Franz Fanon, l'idiot utile de la révolution jihadiste algérienne contre le colonialisme français. S'il n'y a plus de colonialisme, il y a un post-colonialisme, un après et un au-delà du colonialisme où les relations à somme nulle se reproduisent. La pensée postcoloniale ne voit pas que la mondialisation a propulsé vers plus de bien être ou moins de pauvreté une fraction décisive de la population mondiale ces trente dernières années. L'interaction de l'immense Asie avec l'Occident blanc et « raciste » a été féconde pour les uns comme pour les autres. Si l'aire arabe et africaine peine tant à s'extraire de l'immobilisme, il n'est peut-être pas tout à fait déplacé de se pencher sur des causes endogènes du blocage. Mais le post colonialisme y est réticent car il ne parvient pas à passer de sa vision binaire, à somme nulle, à une vision multidimensionnelle à somme positive. Comment imaginer pour lui qu'une interaction pacifique entre Juifs et Arabes en Palestine puisse être un jeu coopératif, au bénéfice des deux parties.

Ce qui a fait sans doute le succès d'Edward Saïd et de ses nombreux adeptes, c'est que leur idéologie s'inscrivait dans une grande pensée à somme nulle déjà hégémonique, qui leur a préparé le terrain pendant des décennies. Il s'agit de la pensée de Marx pour qui l'histoire n'est qu'une longue suite de situations à somme nulle, esclavagisme, féodalité, capitalisme bourgeois. Mais comment la pensée postcoloniale peut-elle expliquer que le docteur Mohammed Shadid, le représentant arabe de l'association Christian Aid, ait remercié le Royaume Uni pour son soutien financier en soulignant que ce que voulaient en fait les Palestiniens, c'était un soutien politique britannique contre Israël. Notre peuple dit-il, préfère « aller au lit affamé que rester sous occupation »³² Mourir de faim mais combattre, un slogan de l'honneur, à somme négative ?

notes

1. Les références à cet ouvrage renvoient à la traduction française, Seuil, La couleur des idées, édition d'octobre 2005.
2. « Dire simplement que l'orientalisme moderne a été l'un des aspects à la fois de l'impérialisme et du colonialisme, ce n'est pas dire quelque chose de très contestable. » *L'Orientalisme* op. cit. p 146.
3. « En tant qu'appareil culturel, l'orientalisme est tout agression, activité, jugement, volonté de savoir et connaissance. » op. cit. p 235.
4. « La relation entre l'Occident et l'Orient est une relation de pouvoir et de domination... » *L'Orientalisme* op cit p 18 Saïd ajoute plus loin : « ... pour être un Européen en Orient, et pour l'être intelligemment, on doit voir et connaître l'Orient comme un domaine dominé par l'Europe. L'orientalisme, qui est le système de la science européenne et occidentale de l'Orient, devient ainsi synonyme de la domination européenne sur l'Orient... » *L'Orientalisme* op cit. p 226.
5. « ... l'essence de l'orientalisme est l'indéracinable distinction faite entre la supériorité occidentale et l'infériorité orientale... » *L'Orientalisme* op cit. p 57.
6. *L'Orientalisme* op cit. p 14.
7. *L'Orientalisme* op cit. p 15.
8. *The Question of Orientalism* New York Review of Books, 24 juin 1982.
9. Voir *Did Edward Said Really Speak Truth to Power ?* par Efraim Karsh et Rory Miller *Middle East Quarterly* Hiver 2008 <http://www.meforum.org/1811/did-edward-said-really-speak-truth-to-power>
10. Les rapports de l'ONU sur le Développement Humain arabe, dont la rédaction a été confiée exclusivement à des auteurs arabes, attestent ces blocages.
11. *Mideast Peace Rests With Arabs, Not U.S., Europe* Bernard Lewis Bloomberg 6 janvier 2009 http://www.bloomberg.com/apps/news?pid=20601039&refer=columnist_lewis&sid=aJ3g7BjBD2Mk
12. Dans sa *Note sur le « post-colonial »* de 1992, Ella Shohat se livre à un exercice aussi précieux qu'interminable et vain où elle pèse et soupèse les dénominations possibles, craignant que « Le terme « post-colonial » en ce sens masque les politiques colonialistes et racistes des colons blancs envers les peuples indigènes, non seulement avant l'indépendance mais aussi après la rupture avec le centre impérial... » En français sur Internet <http://www.mouvements.info/spip.php?article172>
13. *L'Orientalisme* op. cit. Préface à l'édition de 2003 p. IV, point de vue déjà souligné par cet auteur « [Le] contexte impérialiste plus général qui a débuté dans sa phase moderne avec l'invasion de l'Égypte par Napoléon en 1798. » op. cit. p 360. Postface de 1994.
14. Voir « The Muslim Man's Burden : Muslims Intellectuals Confront their Imperialist Past » *Israel Affairs*, vol 13, n° 4, octobre 2007.
15. « The Missing Piece : Islamic Imperialism » *Israel Affairs* vol 13 n° 4, octobre 2007.
16. Il existe une littérature très abondante sur les principes théologiques et juridiques de la dhimma, de nombreux récits et documents d'époque ainsi que des synthèses : en français on signalera *Le Dhimmi : Profil de l'opprimé en Orient et en Afrique du Nord depuis la conquête arabe* Bat Yé'or Anthropolos 1980, *Face au danger intégriste, Juifs et chrétiens sous l'islam* Bat Yé'or Berg International

2005, *Juifs en terre d'Islam*, Bernard Lewis Champs Flammarion 1998, et deux sommes remarquables publiées sous la direction de Andrew G. Bostom *The legacy of jihad : Islamic Holy War and the Fate of Non-Muslims* et *The legacy of islamic antisemitism*, toutes deux aux éditions Prometheus Books New-York, 2008.

17. *The legacy of jihad Islamic Holy War and the Fate of Non-Muslims* op cit., p 199.

18. *Voyage à Tombouctou* René Caillé t. 2 p 355-356, La découverte 1996.

19. Les faits rapportés ici sont empruntés à l'étude de Andrew G. Bostom, « Negating the Legacy of Jihad in Palestine » *Israel Affairs* vol 13, n°4, octobre 2007.

20. Voir Jean-Pierre Bensimon « Diplomatie de guerre au Proche orient » *Controverses* n° 7 Les Palestiniens à l'épreuve de la paix.

21. Voir *The Question of Orientalism* de Bernard Lewis op. cit. et « Hommage critique à Edward Saïd Postcolonialisme et perspectivisme : deux comparatismes face à l'Orient » Régis Poulet *La Revue des ressources*, janvier 2008.

22. *L'orientalisme* op cit., p 127.

23. *L'orientalisme* op cit p 376 Il met à jour sa théorie, suite au choc des civilisations de Huntington : « Loin d'un choc des civilisations préfabriqué, nous devons nous concentrer sur le lent travail en commun de cultures qui se chevauchent, empruntent les unes aux autres et cohabitent de manière bien plus profonde que ne le laissent penser des modes de compréhension réducteurs et inauthentiques. » *L'Orientalisme*, op cit Préface de 2003, p. IX.

24. *L'Orientalisme* op cit., p. 61.

25. Réponse de Gil Carl AlRoy au texte polémique de E. Saïd *The Arab mind* Commentary Magazine mai 1974 <http://www.commentarymagazine.com/viewarticle.cfm/the-arab-mind-14895>

26. « Arab Culture and Postcolonial Theory » *Israel Affairs* vol 13, n° 4, octobre 2007.

27. « Edward Saïd and the Culture of Honor and Shame : Orientalism and our Misperceptions of the Arab-Israeli Conflict » *Israel Affairs* vol 13, n° 4, octobre 2007.

28. Editions Mille et une nuits, octobre 2007.

29. *Le sujet et le mamelouk, Esclavage pouvoir et religion dans le monde arabe* op cit., p 13.

30. *Le sujet et le mamelouk, Esclavage pouvoir et religion dans le monde arabe* op cit., p 16.

31. Cité par Richard Landes *Edward Saïd and the Culture of Honor and Shame : Orientalism and our Misperceptions of the Arab-Israeli Conflict* op cit p. 852.

32. Mémoire soumis par Gerald M. Adler à la Commission du développement international du Parlement britannique, novembre 2003.